



La vie matérielle des peuples autochtones sur l'île de Martha's Vineyard

Kathleen Bragdon, Département d'anthropologie, The College of William and Mary, Williamsburg, Virginie (USA)

Le monde matériel dans lequel vivaient les peuples autochtones durant la période coloniale n'était pas seulement le lieu physique de leur action sociale, mais il a contribué à cette action et lui a donné du sens. Le contexte le plus immédiat dans lequel les objets étaient interprétés était aussi la communauté ; celle-ci est un cadre pour comprendre ce que Arjun Appadurai nomme « la vie sociale des choses » (1986). Appadurai remarque que les « choses n'ont pas de sens en dehors de celui que les transactions, les attributions, et les motivations des hommes leur attribuent » (Appadurai 1986: 5). Pour comprendre ces différentes significations, il faut aussi observer « les choses en mouvement » (Appadurai 1986), c'est-à-dire les manières dont les objets matériels sont créés, utilisés et échangés. L'utilisation conjointe de documents en langage des indiens autochtones, l'analyse comparative et l'analyse de la culture matérielle ont abouti à des résultats intéressants qui expliquent la culture matérielle au sein même de son contexte social. Parmi les principes sociaux et culturels qui sont reflétés dans l'utilisation et la conservation des objets, on trouve les relations de hiérarchie, les alliances matrimoniales et la spiritualité. Les modes et les règles de distribution et d'affectation font aussi partie intégrante de ce que ces objets signifient. Ces principes « structurels » sous-tendent l'inventivité dont on fait preuve les autochtones pour s'adapter à de nouveaux objets et à de nouvelles relations économiques induites plus globalement par le contexte colonial ; on peut parler de « la variété des relations que les hommes et les femmes peuvent avoir avec les choses dans l'histoire conflictuelle et transculturelle du colonialisme. »

En addition aux documents et aux données linguistiques, de nombreux sites archéologiques permettent de dater la période coloniale dans le sud de la Nouvelle-Angleterre ; ils ont livré des objets fabriqués et utilisés par les indigènes. De nombreux objets fabriqués et utilisés par les Indiens du sud de la Nouvelle-Angleterre sont aussi conservés dans les collections de musées. Aujourd'hui, nous reconnaissons à ces objets qui ont survécu au temps la valeur d'« artefacts porteurs d'histoire de la vie sociale » (Thomas 1991:24-26). L'histoire de ces objets est ancrée dans l'histoire des communautés dont ils faisaient partie. Mais alors que nous disposons de nombreuses informations sur l'origine des objets que les Européens ont emporté avec eux, ou fabriqué eux-mêmes dans ce contexte colonial nouveau, et que, grâce aux travaux de nombreux historiens, nous connaissons bon nombre de manières dont les relations marchandes ont uni les deux côtés de l'Atlantique, nous savons bien moins de choses sur les façons dont les autochtones colonisés ont vécu cette expérience et ont pu comprendre les changements qui intervenaient dans leur monde matériel.

Les relations entre la façon anglaise de se vêtir et le statut social dans les communautés indiennes n'a pas reçu une attention suffisante. De nombreux *sachems* (chefs indiens) de la région se voyaient offrir des manteaux, des vestes et d'autres vêtements de couleurs éclatantes lors de négociations ou comme gage de la reconnaissance de leur puissance de la part des Anglais (Dillon 1980:104). Il y existe des preuves de la valeur de ces vêtements et de leur signification symbolique. Les objets funéraires du cimetière de Burr's Hill, par exemple, incluent différents exemples d'éléments vestimentaires et d'accessoires pour le costume comme des épingles ou des broches dont les motifs sont dérivés de motifs anglais. Les vêtements des Indiens, en fourrure et en peau, ont, très rapidement après l'arrivée des colons, été agrémentés d'éléments du costume européen et d'accessoires qu'ils se procuraient lors de leurs échanges commerciaux. Les inventaires des commerçants du début du XVIIe siècle recensent des grelots, des perles et des tissus comme objets d'échange. Dans de nombreuses parties du sud de la Nouvelle-Angleterre, les autochtones fabriquaient des plastrons et des « gorgets », larges pendentifs recouvrant la partie basse de la gorge, à partir de laiton battu puis découpé. Les bagues de jésuites, les pendants d'oreille ainsi que d'autres bijoux étaient aussi couramment utilisés comme monnaie d'échange. À la fin du XVIIe siècle, le mobilier des tombes comporte aussi des tissus obtenus par échange, surtout en laine et en lin (Dillon 1980:102), des garnitures pour les vêtements en or et en argent, des galons appelés « galloon » (Dillon 1980:105), et maintes sortes de boucles, d'épingles et de bagues en métal (Groce 1980).

Au XVIIe siècle, les Indiens de rang élevé se voyaient souvent donner des manteaux, rouges en particulier, par des émissaires anglais. Peut-être est-ce la raison pour laquelle le nom des Anglais en Narragansett était *wautauconuog*, « les hommes aux manteaux » (Williams 1936). D'autres vêtements

anglais étaient acquis via l'échange. Dans une lettre écrite en 1654, Roger Williams affirmait : « c'est pourquoi je n'ai ni apporté ni ne vendrai des manteaux larges ou des pantalons aux Indiens (LaFantasie 1988:393) ». De manière tout à fait intéressante, Williams fait ici la relation entre la nouvelle mode des vestes larges et des pantalons longs avec une certaine dégénérescence morale, tout en indiquant implicitement qu'il avait précédemment utilisé des vêtements anglais de style plus ancien dans ses affaires avec les Indiens (LaFantasie 1988:394). Mary Rowlandson, qui avait été faite prisonnière pendant la guerre du Roi Philip, s'est souvenue d'un groupe d'indiens envoyés comme émissaires auprès de Philip, et avec lesquels elle voyageait : « Ils portaient des costumes anglais avec des chapeaux, des foulards, de larges ceintures autour de la taille et des rubans cousus sur les épaules des vêtements. » (348). « Philip lui-même, lors de son apparition à Boston en 1673, portait un manteau, un pantalon en daim, des colliers et une ceinture (Josselyn 1988:143). La robe de style anglais était aussi pour les femmes le signe de leur appartenance à un rang élevé. Les femmes des *Sachem* portaient des fourrures et des bijoux et peignaient leur corps pour se rendre plus belles.

Daniel Gookin, qui a voyagé dans les communautés chrétiennes Pawtucket et Nipmuc, les plus reculées du Massachusetts, l'avait noté à la fin du XVII^{ème} siècle :

Ils achetaient une sorte de tissu appelé « duffils » ou tissu de bâche, d'une largeur d'environ un mètre trente et fait d'une laine rêche, tissée de la manière dont nos couvertures sont ordinairement faites, mais teint en bleu, rouge ou violet ; certains les utilisaient blancs. Avec environ un mètre quatre-vingt de ce tissu, on fait une mante ou un manteau pour les hommes et les femmes, avec moins, un manteau pour les enfants. C'est le seul vêtement qu'ils utilisent en général, avec en plus quelques petits morceaux du même tissu ou d'un coton ordinaire pour couvrir leurs parties intimes.... Leurs accessoires sont, en particulier pour les femmes, les bracelets, les colliers et les bandeaux de différentes sortes de perles, surtout en *wompom* noir et blanc, qui est la chose la plus estimée parmi eux et est considérée comme leur bien de plus haut prix (Gookin 1792:152).

Les mantes décrites par Gookin, étaient parfois portées avec des sortes de longues jambières, formant comme un pantalon, appelés « bas » par les Anglais (Josselyn 1988). Les inventaires faits chez les Indiens de Natick au XVIII^{ème} siècle recensent de tels pantalons, aussi bien que des mocassins (Bragdon 1986).

Des documents écrits dans différentes langues des Indiens nous donnent également des indices sur la manière dont ils s'habillaient au quotidien. L'annexe 1 montre une page extraite de la liste de vocabulaire recensé par John Cotton en 1666 sur l'île de Martha's Vineyard ; elle donne le nom des objets domestiques et des vêtements qui étaient familiers pour les Indiens convertis avec qui il a parlé lorsqu'il s'y trouvait :

Annexe 1

Terme	Définition	Terme Narragansett
Ahsh8noque	chapeau	Ashónaquo (hat or cap, RW)
Mauhnaque	manteau	maúnek (cloth, purchased cloth? RW)
Muttasah	bas	muttásash (pantalons indiens RW)
Mahkusnah	chaussures	mokus, morkussin (chaussures indiennes RW)

La liste inclut des mots désignant différents types de vêtements, dont certains originaires d'Angleterre. Quoiqu'il en soit, ces éléments semblent avoir été suffisamment communs pour avoir obtenu un nom dans les langues indigènes du Massachusetts. Au XVIII^{ème} siècle, les Indiens christianisés portaient différents éléments adoptés du costume anglais et ils en avaient aussi assimilés les noms. La liste de mots de Josiah Cotton, établie en 1709 à Plymouth, inclut les termes suivants pour l'habillement :

Annexe 2

Robe	Wawamek
Vêtement	Auk8onk
Chapeau, bas	Onkqueekh8, muttassash
Chemise anglaise	Choquog wittishataneek
Pantalon fin	Wussappineesuog etappiyaeo...
Manteau, foulard	Petushquishauonk, kehkishin...
Chaussures, lacet	Mohkissonash, mattokquonnape

(Cotton 1830:16).

L'examen des inventaires après décès dans les territoires indiens de Natick au début du XVIII^{ème} siècle montre que les Indiens préféraient les vêtements d'origines variées. Les hommes portaient des manteaux, des vestes, des gants et des ceintures, affectionnaient les lunettes et avaient sur eux des boîtes de tabac à priser. Les femmes avaient des robes, des robes droites, des tabliers, des étuis de poches, des jupons et des corsets. Certains éléments du costume traditionnel étaient également recensés. Un des inventaires fait à Natick au début du XVIII^{ème} siècle recensait aussi des pantalons indiens, des jambières longues rattachées autour de la taille, (aussi nommés "bas").

Le testament en langue indienne de Naomi Ommaush de Gay Head, rédigé en 1749, énumère avec précision les robes et les tabliers en tissu anglais qui sont légués à différentes femmes de la famille (voir ci-dessous). Le style vestimentaire adopté par les Indiens était un mélange unique et coloré d'éléments indigènes et adoptés, instantanément reconnaissable et caractéristique de leur costume pendant toute la durée de la période coloniale et après.

L'inventaire de Jonathan Micah de Nantucket incluait un ensemble très élaboré de vêtements anglais qui comprenait un grand manteau, six manteaux en flanelle ou molletonnés, une veste, quatre chemises, une paire de bas, six tabliers, deux bonnets, trois robes, deux chemises de femme, une paire de jarrettières six mouchoirs, des lunettes de poche et une paire de mocassins (Little 1980a:87).

Le livre de comptes de John Allen de Chilmark (vers 1730-1765) fait la liste de nombreux éléments vestimentaires et accessoires inhabituels vendus à ses clients indiens parmi lesquels se trouvent un chapeau haut-de-forme, un Basalony, ou Barcelone, en référence aux mouchoirs de soie importés de là-bas pendant le XVII^{ème} siècle.

Alors que le costume anglais devenait plus courant parmi les Indiens, leur style restait cependant à part. Les couvertures/manteaux, les hautes jambières en peau et les mocassins continuaient d'être des éléments courants du costume des indigènes (Bragdon 1986). La préférence pour des couleurs vives, en particulier pour le rouge, et la tendance à porter des vêtements de différentes couleurs en même temps a été notée par nombre d'observateurs (Stiles 1916). Les hommes et les femmes avaient les cheveux longs et beaucoup, hommes et femmes, portaient des bijoux en pierre, métal et coquillage. Bien que, durant la période coloniale, aucune description des Indiens du sud de la Nouvelle-Angleterre ne mentionne des peignes à cheveux, leur importance dans le costume indigène et dans la toilette, et leur fréquente occurrence dans le matériel funéraire des cimetières de la période coloniale (e.g. Groce 1980:114) suggèrent qu'ils avaient de l'importance et ce, jusque bien avant dans le XVIII^{ème} siècle.

Durant la période coloniale, la manière de se vêtir a ainsi signalé différents aspects de la façon dont les Indiens ont vécu l'arrivée des colons ; elle a montré la richesse, le statut social et les différences de sexe, une relative acceptation du Christianisme ainsi que le travail habituel. Les cheveux longs ainsi que, peut-être, l'utilisation de peignes aux motifs traditionnels, en particulier pour les hommes, avaient de nombreuses significations ancestrales et sacrées. Et la préférence marquée et continue pour des styles de coiffure distinctifs mettaient les Indiens à part et de manières plus nombreuses que leurs voisins anglais ne l'ont compris. L'adoption assez rapide de différents éléments et accessoires du costume européen, leur utilisation comme objet de valeur pour accompagner les morts ou comme objet sacrificiel pour obtenir la santé de la communauté des vivants suggère qu'ils avaient aussi une signification importante dans le domaine du sacré, peut-être à la fois comme objets et comme symbole sociaux. Le fait qu'ils aient été ainsi adoptés ne doit donc pas être interprété comme le signe d'une perte des valeurs traditionnelles mais plutôt comme un signe d'une symbolique complexe et importante qui ne pouvait être décryptée que par ceux qui pouvaient voir au-delà des apparences. L'adoption d'attributs étrangers est répandue chez les peuples colonisés, c'est même un camouflage bien pratique (Comaroff and Comaroff 1991).

L'habitat et les autres espaces de sociabilité.

À la fin du XVII^{ème} et au XVIII^{ème} siècle, il y avait un éventail assez large d'habitations traditionnelles. À Natick, les maisons indiennes ont été décrites de manière variée comme « huttes », « tentes », « cahutes » et « wigwams ». La reconstruction par William Sturtevant d'un wigwam de Natick décrit par Ezra Stiles en 1764 illustre une variation par rapport à la tradition : ici, le *in wetu* traditionnel a été meublé avec des meubles anglais, parmi lesquels une armoire, une chaise et une table.

Elizabeth Little laisse à penser qu'à Nantucket, les habitations en enclos avec un foyer ouvert d'où la fumée s'échappait par une ouverture dans le toit étaient typiques du XVIII^{ème} siècle, et certaines, notamment la maison qui se trouve à Sconset, survivent dans une forme altérée aujourd'hui. Des fouilles à Mashpee

tendent à montrer que les Indiens qui y vivaient au XVIII^e siècle, et même plus tard dans ce siècle, occupaient des maisons semblables à celles de leurs ancêtres. Dernièrement, le travail de Kevin McBride sur la réserve de Mashantucket montre que certains Pequots, au moins, vivaient dans des maisons de style anglais avec des caves maçonnées sans mortier, des enclos à animaux en pierre, et des cheminées extérieures en pierre ou en brique (2005:20-21). Ce style d'habitation populaire a survécu jusque tard dans le XIX^e siècle à Gay Head, à Nantucket, et aussi dans la région des Narragansett (Glover 1994; Little 1981).

Des habitations à pièce unique, comme celles décrites chez les Niantics, et suggérées par les inventaires de Natick, laissent penser que les « maisons conservées » des femmes indigènes étaient semblables à celles que leurs mères et leurs grand-mères avaient faites, gardant leurs ragoûts sur le feu pour quiconque aurait faim et préparant certains plats et préparations culinaires à l'extérieur.

Nous pouvons parvenir à apprécier ce que signifiait « la maison » en examinant l'ameublement des maisons des Indiens durant la période coloniale. Les inventaires après décès provenant de diverses communautés d'indigènes recensent des marmites en métal, des crochets et des pincettes pour suspendre des casseroles au-dessus du feu, quelques poteries, des bouteilles en verre, et, occasionnellement des sacs et des paniers.

Le domaine du Capitaine Thomas Waban de Natick, par exemple, saisi en 1727, et d'une valeur totale de 138 livres, recense les objets suivants :

Imp : À quelques petits livres indiens in octavo, cinq en tout
Et un psautier en anglais et en langue indigène contenant les Psaumes et l'Évangile selon St Jean
Item À une marmite en laiton a 20
It À un pot en fer , un pot à potage avec ses crochets
It À plats en bois et cuillères en bois
It À un vieux baril et deux « écorces » petites et vieilles
It À un lot de trente acres de terre qui constitue la propriété ; elle compte un terrain arable, un verger, une prairie et un terrain marécageux
It À quinze acres de terrains non-cultivés et sauvages
It À deux acres de prairies situés dans un lieu appelé « prairie Waban ».
It À un ensemble de six acres pas encore déboisé
It À les droits en commun

Les « écorces » recensées dans cet inventaire et dans d'autres inventaires Natick étaient sans doute des boîtes en écorce de bouleau décrites par Gookin (1677) et toujours fabriquées et utilisées par de nombreux Indiens du nord-est jusqu'au début du XX^e siècle.

La prédominance de plats creux en céramique dans les inventaires et sur les sites archéologiques (e.g. Savulis 1996) et l'utilisation continue de foyers ouverts pour la cuisine semble faire penser que les viandes grillées et les ragoûts étaient toujours des plats répandus dans les communautés indigènes ; la plupart des céramiques étaient utilisées pour la préparation de la nourriture et le stockage.

Les cuillères sont le seul ustensile culinaire mentionné dans les inventaires Natick et les cuillères en os, en bois de cervidé, en bois, en métal issu d'échanges ou de fabrication européenne sont aussi très communes comme offrandes funéraires au XVII^e siècle et au début du XVIII^e siècle. Elles semblent avoir été considérées comme des objets de valeur dans les communautés indigènes, comme cela est suggéré d'ailleurs par le testament de Naomi Ommaush,, rédigé en 1749 et par lequel elle laissait à Zachary Hossueit, qui était à la fois le chef et le pasteur de la communauté de Gay Head, dix-sept cuillères en étain, *punneter kunnomaog* (voir ci-dessous). Les cuillères suggèrent aussi la consommation de ragoûts et de porridges, probablement les plats les plus communs, comme durant la période des premiers contacts avec les colons.

Les livres de comptes des marchands de Martha's Vineyard et de Nantucket au début du XVIII^e siècle indiquent également que les Indiens se procuraient par échange ou par achat des petits outils, de la farine et de la mélasse, du tissu et du matériel de pêche (Bragdon 1986) et qu'ils possédaient des calèches, ou des chariots, et des chevaux et des bœufs pour les tirer (Little 1980b).

La variété de l'environnement matériel, des occupations et des activités qui servaient aux indigènes pour subsister durant la période coloniale dans le sud de la Nouvelle-Angleterre nous est partiellement révélée par les trois exemples cités ci-dessus. Ces communautés indigènes semblaient différentes les unes

des autres, mais elles partageaient nombre de similitudes sous-jacentes qui faisaient partie de ce qui rendait la vie des Indiens si particulière à l'époque.

Les preuves archéologiques de la vie domestique et des régimes alimentaires en vigueur dans les communautés indigènes indiquent que les coquillages restaient un aliment important et que les animaux sauvages étaient chassés, ou piégés puis mangés. La peau des daims, de castor et des autres animaux à fourrure était traitée pour être vendue ou échangée. Ellen Savulis a montré que le site d'une propriété Mashpee remontant au début du XVIII^{ème} siècle comptait dans son matériel des éléments domestiques européens et indigènes (Savulis 1996). Le site, qui date des années 1710-1750, contenait un espace pour les ordures domestiques et deux bâtiments qui ressemblaient à des « wigwam » ; situé entre deux cours d'eau, sur un terrain en hauteur bien irrigué. Des terres marécageuses d'eau douce et des étangs à l'intérieur des terres sont à proximité. Comme le verre et les terres cuites de facture commune n'y étaient pas en usage, la plupart des outils étaient en pierre, manifestement de fabrication indigène. Savulis a trouvé des preuves de foyers et de « zones de fabrication d'aliments » en dehors des habitations. On y a trouvé des restes de palourdes de *quahog*, de tortue, de limande, d'esturgeon et d'os d'oiseaux et de porcs (Savulis 1996).

À Hingham qui n'est pas loin, le site de Town Brook montre aussi une remarquable continuité entre le peuplement préhistorique de la zone et le début de la période historique. Les archéologues ont trouvé des plats en verre, des pipes, des céramiques et des perles, des pierres à feu (*English flint*), du verre et des restes de vannerie (Mulholland et. al. 2005).

L'analyse des restes animaux, en particulier des coquillages sur le site de Simons tend à prouver qu'il a été occupé pendant les seuls mois d'été (Mulholland et. al. 2005:8). Les journaux de John et Josiah Cotton suggèrent également que les Indiens occupaient les parties sud de la Baie Massachusetts et l'ouest de la région du Cape Cod de manière saisonnière. Ces pasteurs qui vivaient à Plymouth mais qui prêchaient de manière itinérante dans les régions de Plymouth et de Taunton, ont aussi remarqué les allées et venues saisonnières de différents groupes d'indigènes, dont certains travaillaient aussi dans les fermes de la région. (Cotton 1733-1748).

La sédentarisation suggérée par les inventaires des Indiens, les faits et certains restes archéologiques a été contredite par d'autres descriptions de la vie des Indiens à cette période. Se remémorant sa propre enfance dans la communauté Mohegan dans les années 1720 et 1730, Samson Occom écrit :

Mes parents ont vécu une vie nomade, comme l'ont fait tous les Indiens à Mohegan; ils dépendaient en premier lieu de la chasse, de la pêche et des volailles pour vivre et n'avaient aucune relation avec les Anglais, sauf pour faire du commerce avec eux, pour des petites brouilles ; et ils ont strictement observé leurs manières de vivre, leurs coutumes et leur religion *Heathenish* bien qu'ils aient été en contact avec des pêcheurs (Blodgett 1935:27).

Au XVIII^{ème} siècle, le langage indigène à Martha's Vineyard évolue et révèle des changements dans l'utilisation de la terre et le domaine économique ; des nouveaux mots sont introduits pour désigner de nouveaux concepts, des animaux et des plantes. Les mots empruntés à l'anglais comptent ceux pour désigner les vaches, les moutons, l'orge et le blé, les mesures agraires (bornes, acres, prairies, terres communes et terres partagées) et l'argent (Bragdon 1981:67-68). Elizabeth Little a montré que les *sachems* Nantucket, les chefs, avaient réussi à préserver les terres indigènes de l'invasion des Anglais en adoptant les concepts de terres communes et partagées. De cette façon, les Indiens pourraient conserver des droits de pacage même sur des territoires qu'ils avaient vendus aux Anglais (Little 1996).

Alors que la nature du territoire indigène avant la colonisation anglaise reste encore très débattue, il est clair qu'à l'époque de la colonisation, toutes les communautés indigènes recherchaient les terres sur lesquelles ils détenaient la souveraineté en tant que communauté et celle-ci était rarement divisée. Ce système ouvert permettait les migrations saisonnières et un accès illimité à toutes les ressources. Il est possible, en fait, que le régime foncier des terres communes était une adaptation à la diminution progressive de leurs territoires, qui a encouragé à conserver une préférence pour une répartition du travail suivant le sexe à une « production » centrée sur le noyau familial.

Espace et travail des femmes.

Un visiteur à Mashpee en 1809 remarqua que les habitations et les espaces à l'extérieur des tipis semblaient être occupés exclusivement par des femmes et des jeunes filles (Kendall 1809 :179-180,182). Le champ de travail des femmes chez les indigènes du sud de la Nouvelle-Angleterre a généralement été décrit comme domestique et leur travail comme étant centré autour de la cueillette et de la préparation de la

nourriture qui était principalement constituée de coquillages, de plantes sauvages, de baies, de noix ; l'entretien et la récolte du maïs leur incombait également. Si, comme le suggèrent Williams et Bendremer, les déplacements vers les lieux où se trouvaient les différentes ressources vivrières étaient déterminés par l'emploi du temps des femmes (1997) à la fin de la période Woodland, cette organisation semble s'être poursuivie tout autant lors de la période coloniale.

Les fouilles de Steven Mrozowski sur le site de Sandy's Point à Cape Cod, ont mis à jour des objets datant de la première moitié du dix-septième siècle qui correspondent aux descriptions qu'a faites Champlain d'habitations d'été disséminées et entourées de champs de maïs (Mrozowski 1994). Les fouilles de Savulis à Mashpee, sur un site plus vieux d'un siècle au minimum, montrent le même comportement saisonnier (1996). Ces espaces extérieurs de travail sont aussi significatifs par la répartition et le nombre d'outils lithiques, comme si les outils étaient fabriqués *in situ*. Alors que la plupart des analyses supposent que c'était l'homme qui fabriquait les outils, leur fréquence dans ces deux sites d'été suggère au contraire que les femmes puissent aussi avoir taillé la pierre.

Une des missions les plus caractéristiques du travail des femmes était la préparation de plantes pour confectionner la nourriture et certains médicaments. Une grande part de ce travail nécessitait l'utilisation de mortiers et de pilons, outils féminins par excellence. Des dépressions dans des roches saillantes à proximité de maints sites préhistoriques du sud de la Nouvelle-Angleterre ont été employées comme mortiers. Des mortiers portatifs ont aussi été réalisés en stéatite ; ils sont accompagnés de lourds mortiers en pierre. Les mortiers qui ont été retrouvés et qui datent de la période historique du sud de la Nouvelle-Angleterre sont en bois, taillés dans des rondins et utilisables debout (Willoughby 1935). Ces mortiers et leurs pilons sont de conception pratique et robuste.

Les « pierres à moudre » ainsi que les pilons explicitement phalliques ont été découverts exclusivement près de femmes dans des cimetières de la période historique ; ils suggèrent aussi l'importance symbolique du travail féminin, qui vise à la fois à transformer et à nourrir (Nassaney 2004). En Nouvelle-Angleterre méridionale, le thème du travail des femmes comme vecteur de transformation est aussi illustré par la production et l'utilisation de nattes de joncs ; elles sont employées pour couvrir les *wigwams*, décorer les intérieurs et envelopper les morts. Les coquillages à valeur fortement symbolique et avec lesquels les *wampum* (perles) et autres « richesses » étaient confectionnés illustrent également ce thème du travail féminin comme vecteur de transformation.

Ces pilons décorés sont évidemment à associer à la fertilité par leur forme phallique et leur utilisation avec des graines. Ces décors liaient aussi le travail des femmes au royaume surnaturel du *manitou*, qui aurait inclus un dieu « femme » (Williams 1936).

Dans les communautés chrétiennes, les femmes ont aussi été associées aux travaux de la ferme, bien qu'il ne soit pas certain qu'elles aient continué à être les principales gardiennes des jardins. À Natick, par exemple, les champs, les marais et les prés étaient attribués tout autant aux hommes qu'aux femmes, et certaines terres étaient éloignées des habitations.

Tout comme les autres femmes dans le Nouveau Monde colonial, les possessions des femmes de Natick n'étaient pas souvent inventoriées à part de celles de leurs parents masculins. Hannah Speen, héritière du propriétaire Samuel Will et épouse de John Speen, qui était membre d'une famille de « vieux propriétaires » de Natick, possédait les biens suivants à sa mort en 1742 :

livres

vêtements

litterie

étain

poteries et bouteilles de verre

articles en fer

articles en bois

une vieille poêle en métal, une banquette

des paniers et des livres,

des balais et des manches à balai

un couteau

deux vieilles armoires

6 chaises

Wampan et suckonhock [des wampum de perles noires ou violettes]

(Middlesex County Probate Records 00016)

Certains de ces éléments (l'armoire, les chaises et le *wampum*) apparaissent dans l'inventaire de Moses Speen, un parent de John mort en 1749 (Middlesex County Probate 21036). Comme Jean O'Brien le fait remarquer (1997:136-7), John Speen et sa femme vivaient dans une « maison de style anglais ». Mais la conservation du *wampum* a fait écho avec des associations traditionnelles avec d'autres Indiens de haut rang.

Le domaine de Mary Pognit à Natick est peut-être plus représentatif de l'intérieur d'une propriété de femme indigène. Morte en 1760, elle possédait une Bible et d'autres livres, une couverture, une robe droite, un tablier, une vieille marmite et une vieille armoire (Middlesex County Probate 1760).

Au XVIII^e siècle, les femmes Natick s'assumaient elles-mêmes ainsi que leurs familles : elles fabriquaient et vendaient des balais et des paniers ; elles louaient également des terres qu'elles avaient. Les femmes ne pouvaient posséder de terre qu'à Natick ; elles avaient aussi accès à des terres partagées à l'intérieur des limites de la ville (vergers, prairie et des terrains qui n'avaient pas été amendés). En l'absence des maris, des frères et des fils, ou si les hommes refusaient de travailler aux champs, c'étaient sans doute aussi les femmes qui cultivaient à Natick bien que certaines louaient également leurs terres à des personnes qui n'étaient pas indigènes ou les laissaient en jachère (O'Brien 1997:132).

¹ Traduit par Myrtille Remond.